Mater Dolorosa dramatise un autre calvaire, celui de la mère pauvre et veuve, dont tout le monde abuse et qui, poitrinaire, bientôt repoussée de chacun, se résigne à léguer son enfant, sans même l'embrasser une dernière fois de peur de l'empoisonner. Chaque détail ici s'emprunte à la réalité même et le dialogue est d'une rare acuité. Sans démonstrations sociales, sans thèse à faire prévaloir, Juho Dantas suscite ici le frisson tragique et souverainement humain de la pitié.

Ainsi l'Art, comme le Géant de la Fable, ne reprend de forces qu'au contact du sol, c'est-à-dire dans l'étreinte de la Nature, de la Tradition, du génie de la Race.

Qu'un peuple soit transplanté, et certaines de ses facultés vont se trouver exaltées. Ainsi nul poète portugais ne se manifeste aussi rutilant, aussi bibliquement sensuel que le brésilien Luiz Guimaraes filho, dont les **Pierres précieuses** semblent l'œuvre de quelque Catulle d'Arabie ou de Chaldée.

Cependant, toutes ces qualités de luxuriance tropicale sont bien réellement en germe chez Eugenio de Castro, et Luiz Guimaraes est bien de la même race, tout en étant d'une autre terre.

Sous ce rapport, l'Exposition de Rio (section des Beaux-arts) peut servir à montrer comment les deux nations sœurs d'Europe et d'Amérique se complètent, à travers des directions communes. Cette exposition, à laquelle fit défaut la visite espérée du Roi Carlos — et pour cause — ne peut que favoriser une féconde compénétration réciproque.

Memento. — Reçus, pour être prochainement étudiés, *Variaçoes sobre um velho thema*, contes par Paulo Osorio; *No solio de amanhan*, roman par Dario Vellozo; *Divorciados*, roman de Cunha Mender, etc. Nous aurons à parler également d'un beau livre d'analyse psychologique : *Cartas d'amor*, du maître romancier Teixeira de Queiroz, et des *Mémoires d'une actrice*, de Mercedès Blasco.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Aristote Valaoritis : *Vios kai Erga*, trois volumes ; « Biblicthèque Marasli », Athènes. — Crise balkanique. — Pol. Dimitracopoulos : *To mystikon toa Bosporou*, roman oriental ; Dionysos Eustratios, Athènes. — Varlendis : *I Klironomia* ; Athènes. — Alex. Pappadiamandis : *Un Rêve sur les flots*, traduit par Jean Dargos ; « Le Monde hellénique », Athènes-Paris. — Démétrius Bikélas. — Jean Pergialitis : *Ta Orea*, B. *Trella Tragoudia*, Athènes. — Sotiri Skipis : *I Megali Avra* (prôti sfrayida), poèmes ; Chaponet, Paris. — Memento.

Il est des commémorations meilleures que les statues ou les stèles funéraires, plus instructives surtout et plus fidèles gardiennes de la vertu des peuples : ce sont les chants qui célèbrent la gloire des héros ; ce sont les éditions définitives de poèmes où s'immortalise l'âme de la race. Voici trois tomes que tout Hellène digne de ce nom

devra posséder : ce sont la **Vie et les Œuvres d'Aristote Valaoritis**, le dernier des rhapsodes grecs, de qui la lyre ne vibre que pour faire souvenir, comme la cloche des morts glorieux. Ce monument de piété poétique et nationale vient à son heure s'ajouter à l'édition Solomos, et Kalvos, nous l'espérons, aura bientôt son tour.

Encore que M. Roïdis, avec son voltairianisme compréhensif, ait tenu à montrer combien la manière du grand Epirote influencée de Victor Hugo s'éloigne des vrais classiques, nous ne pouvons nous empêcher de le considérer comme l'héritier le plus direct du vieil Homère. Nul n'est davantage épique au sens propre du terme, tant par la profondeur du sentiment que par la puissance de l'image et la faculté suréminente d'animer les choses elles-mêmes. La matière dont il se sert est celle des chants klephtiques, et quand il célèbre *Vlakhavas*, *Phrosyne* ou *Athanase Diakos*, c'est le même but de libération qu'il poursuit. Son atmosphère naturelle est l'enthousiasme ; aussi son œuvre dégage-t-elle une impression toute spéciale de romantisme, mais de romantisme spontané, vivant, non artificiel ni voulu, malgré le souci parnassien du mot. On s'étonnera que nous ayons pu tout à l'heure lui donner le titre d'Epirote, alors que la destinée le fit naître et mourir Ionien, à Sainte-Maure. C'est que toute son inspiration et la langue dont il se sert, sa race même le rattachent particulièrement à l'Epire ; c'est que Sainte-Maure est en réalité une île épirote. « Valaoritis était bien, dit Nirvanas, de la race des aigles ; il avait la nostalgie des temps héroïques. » L'édition nouvelle permettra d'autant mieux d'apprécier l'homme et l'œuvre qu'elle nous offre toute une série d'inédits, spécialement les lettres, les discours politiques et qu'elle recueille pour la première fois toute une série de précieux documents biographiques.

Il faut, comme Vlakhavas, être le fils des amours suprêmes de l'Olympe et de l'Ossa pour porter en soi cette flamme, cette passion de grandeur et de liberté. On reconnaît à l'accent cette sorte de Grecs de qualité supérieure. Je songe à Christovasilis, dont précisément je viens de lire *les Funérailles du Platane*, un conte qui a la saveur musicale d'une rhapsodie des montagnes; je songe au doux Krystallis et à tout ce que la Grèce nouvelle doit à la terre d'Epire. Ceux-là n'ont guère perdu leur temps en vaines discussions d'école ; leur art s'enracine dans le sentiment pur ; il jaillit directement du sol natal, et la source de toute véritable renaissance est là.

Ah ! par ces temps troubles de **Crise balkanique**, qu'il fait bon relire les vers vibrants du grand aède ! L'Europe, en vérité, s'est montrée injuste envers les Grecs, qui constituent bien, à travers l'Orient rouméliote, le plus vivace élément du progrès et de civilisation. Les Crétois, une fois de plus, se jettent dans les bras de la mère patrie, et n'est-ce pas chez eux qu'il faut aller chercher les premiers

monuments de la résurrection littéraire hellénique ? Au fait, depuis quelques années, leur large autonomie les avait à peu près délivrés du joug turc. Mais le vrai cœur indomptable de l'Hellénisme, l'Epire et la Macédoine, doivent attendre. La constitution d'un état grec trop exigu, en portant atteinte à la séculaire et légitime hégémonie morale de l'élément hellénique dans la péninsule, fut sans doute le point de départ de tous les troubles balkaniques. L'audace bulgare ne connut plus de bornes et, après un siècle de luttes, les races hostiles, à qui l'initiative grecque montra le chemin de la délivrance, vont retrouver côte à côte le Grec et le Turc alliés. Singulier retour des choses, bien peu fait pour faciliter la tâche de l'Hellénisme dont la Jeune-Turquie espère bien pouvoir se servir. Son chef, le prince Sabaheddine, est, paraît-il, un philhellène sincère. A défaut d'autres considérations, l'intérêt bien entendu de sa patrie devait le porter vers la Grèce ; car, si l'élément grec n'exerce à Constantinople la suprématie morale, c'en est fait peut-être de l'Empire turc en Europe. Et il peut advenir de cette collaboration éventuelle de deux races ennemies que soit restaurée, dans les limites qui lui sont dues, la prépondérance de l'Hellénisme. Mieux vaut le Turc que le Bulgare : telle est la devise d'Athènes. Reste à savoir quelle réaction va produire sur les sympathies turco-grecques d'hier et d'aujourd'hui le geste de la Crète. Mais cela ne saurait entamer les suggestions de l'instinct réciproque de conservation, que les Grecs ottomans aient favorisé ou non le mouvement constitutionnel de la Jeune-Turquie.

Si l'on s'en rapporte à un roman qui fit quelque bruit à Constantinople, il y a quatre ans, et qui met en scène toute l'action des Jeunes-Turcs en faveur de la liberté, les Arméniens auraient joué dans la préparation de l'état de choses actuel un rôle décisif.

Alertement écrit, quoique la langue employée soit plutôt celle des journaux que celle du peuple, **Le Secret du Bosphore** semble s'appuyer sur une documentation précise, et l'intérêt qu'il dégage n'est pas fait pour diminuer l'estime que l'on doit aux brillantes qualités dramatiques de M. Dimitracopoulos. Avec **L'Héritage**, le verbe vigoureux de Varlendis nous remmène vers la Macédoine et l'Epire. Un feu concentré de patriotisme couve sous ce récit âpre. La langue étincelle comme la rosée au flanc des monts, à l'aube. Et tout cela est tellement vécu, quoique à l'écart de nos lâchetés civilisées ! Emmanuel Roïdis avait raison à propos de Valaoritis : l'atmosphère qui règne ici n'est pas très classique.

Mais avec Pappadiamandis, dont *le Monde Hellénique* publie **Un Rêve sur les Flots** suivi de l'*Amour dans les Neiges*, traduit en français par Jean Dargos, nous nous rapprochons du vieux Longus. Moschoula, la craintive baigneuse, est bien la sœur de Chloé, comme le remarque le traducteur lui-même dans sa judicieuse étude

sur l'écrivain ; toutefois l'accent a quelque chose de mélancolique et de presque fataliste, que l'antiquité ne connut point. Cela, et le permanent souci de réalité stricte, en même temps que le tempérament profondément religieux de l'auteur ont pu faire surnommer Pappadiamandis le Dostoiewsky néo-grec. Au fait, c'est le côté inconsciemment païen qui nous rend son art captivant, et cela est spécialement grec. Malgré le caractère presque intraduisible du texte, dont Jean Dargos s'est ingénié à conserver le charme ingénu, ceux qui liront en français ces deux contes ne seront point déçus : l'âme qui s'exprime là ne doit rien à personne, c'est celle d'un Verlaine capable de s'atteler chaque jour pour vivre à d'ingrates besognes et qui trouve consolant, aux heures de loisir, d'aller chanter à l'église.

On a de lui un roman, *la Tueuse*, que l'on devrait aussi traduire, à cause des menus détails de mœurs et d'âme populaire dont il abonde et du sentiment profond qui l'anime. Certes, l'œuvre a ses défauts ; elle n'a ni le mouvement qui signale les beaux récits d'Ephtaliotis (je songe à *Marinos Kondaras* que vient de traduire Hubert Pernot), ni la vigueur imagée du *Mendiant* de Carcavitsas ; mais elle est séduisante comme un sentier fleuri au bord de l'eau. La parenté n'est pas niable avec certains contes de **Bikélas**, sur lesquels la mort récente de l'écrivain appelait mon attention, ces jours-ci : *La Sœur laide* par exemple, le *Pappas Narkissos*, *le Cap des Deux Frères* et surtout *Philippe Marthas*. La jeune Grèce doit énormément à Démétrius Bikélas, né à Syra en 1835 et qui s'était fait parisien. A son heure, il fut un initiateur. A l'encontre des Roïdis, des Bernardakis, il ne se contenta point d'exprimer à l'égard du langage populaire des opinions libérales ; il prêcha d'exemple et, l'un des premiers, c'est-à-dire avec Polylas, bien avant le mouvement littéraire de 1880, il montra que le démotique était apte à tout exprimer dans le domaine de la prose. On lui doit ainsi de remarquables traductions des drames de Shakespeare et Petros Vasilikos, en interprétant le *Faust*, n'a fait que suivre une voie ouverte par lui. De plus il a proprement créé la nouvelle et le roman néo-grecs. Son *Louki-Laras*, suite de récits épisodiques de la Révolution grecque sous forme de roman, est bien la première œuvre du genre écrite en vulgaire. Mais la fin de sa vie, malgré la généreuse contribution aux *Poètes grecs contemporains* de Mme Adam, signale un retour en arrière. La *Collection des Livres utiles* inaugurée par lui et la revue *I Meleti*, malgré leur haute valeur de divulgation documentaire, sont rédigées en puriste. Il faut le regretter.

Jean Pergialitis est un Bikélas jeune et qui aurait eu Krystallis pour camarade. La deuxième série de ses **Ta Oræa** nous est offerte sous le titre de *Folles Chansons*, et ce sont de discrètes mélodies un peu vagues, un peu teintées de mélancolie, çà et là nuancées de songe

amoureux ou nostalgique. La mer est toute proche et l'on distingue, à travers les rimes, l'écho de sa chanson ; mais cete fois c'est l'île natale et le rêve jailli de ses contours qui fournissent le thème. Ce poète est gracieux, aérien et pur ; c'est un Hellène de bonne race, aux yeux tournés vers l'Ionie de Solomos.

En Sotiri Skipis, il faut saluer un vrai lyrique ; il y a dans son verbe une force qui dénote chez le poète la présence du sang épirote. Autant que l'auteur justement applaudi d'*Argô*, dont le talent s'apparie à celui d'un Swinburne, il n'ignore rien des secrets de l'art ; mais chez lui, l'émotion est plus intérieure, plus musicale et moins directement visuelle. Hermonas est plus divers ayant beaucoup vu et lu ; Skipis est plus concentré, et son vers est comme une eau qui coule au flanc d'une montagne pour se précipiter dans la mer. Son nouveau recueil, **Le grand Souffle**, justifie réellement son titre : en ces poèmes passent tous les grands souffles de la vie. *Le Chant de l'Etranger*, *Le Nostalgique*, *Le Chant du malade*, ont une profondeur d'émotion que les poètes néo-grecs, depuis Kalvos, ont rarement atteinte. Et quelle souplesse lyrique dans *la Chevelure de Bérénice*, dans les *Rythmes des Larmes !* Skipis est l'un des premiers qui aient réussi, dans la langue moderne, à retrouver la force et la beauté de l'antique, tout en conservant quelque chose d'autre, quelque chose d'un peu romantique aussi, au meilleur sens du mot. De la musique et du songe avec je ne sais quoi d'éperdûment religieux et passionné ; voilà sa caractéristique.

Memento. — A la scène : *L'Hirondelle, Maria Pentayotissa* du très délicat et fervent artiste qu'est Paulos Nirvanas, *Photini Sandri* de Grégoire Xenopoulos, les *Petrocharides* de Pandélis Horn, *l'Emancipée* de Papazophiropoulos, une pièce de Christomanos témoignent d'efforts soutenus en vue de créer un théâtre national. Nous avons dit les mérites de *l'Emancipée*, que nous avons goûtée en volume et dont le succès s'est affirmé à la représentation ; mais nous avons foi dans un art essentiellement grec, tel qu'il paraît s'ébaucher en la structure d'une *Maria Pentayotissa*, par exemple, que nous attendrons toutefois de lire pour la juger définitivement.

Reçu *Callirhoé*, d'Achille Caravias, *Nuits*, d'Irène l'Athénienne et de beaux vers d'Hélène Lamari. Nous en rendrons compte, ainsi que des vaillantes revues : *Panathinaea*, *Néa Zoï*, *Pinacothiki*, *le Noumas*, etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

La Convention littéraire. — Il y a peu d'années encore, rares étaient les voix qui se levaient en Russie en faveur d'une convention littéraire avec n'importe quel pays étranger. La convention avec